

Sur quelques drôles d'oiseaux et de mammifères

Trevor Ferguson, *Le Kinkajou*, traduit de l'anglais par Ivan Steenhout, Lachine, La Pleine Lune, 2000, 438 p., 28,95 \$.

Robert Majzels, *Montréal barbare*, traduit de l'anglais par Claire Dé, Montréal, Les Intouchables, 2000, 228 p., 19,95 \$.

Barbara Gowdy, *Un lieu sûr*, traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2000, 400 p., 29,95 \$.

Frédéric Martin

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (2001). Compte rendu de [Sur quelques drôles d'oiseaux et de mammifères / Trevor Ferguson, *Le Kinkajou*, traduit de l'anglais par Ivan Steenhout, Lachine, La Pleine Lune, 2000, 438 p., 28,95 \$. / Robert Majzels, *Montréal barbare*, traduit de l'anglais par Claire Dé, Montréal, Les Intouchables, 2000, 228 p., 19,95 \$. / Barbara Gowdy, *Un lieu sûr*, traduit de l'anglais par Isabelle Reinharez, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2000, 400 p., 29,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 33–34.

Trevor Ferguson, *Le Kinkajou*, traduit de l'anglais par Ivan Steenhout, Lachine, La Pleine Lune, 2000, 438 p., 28,95 \$.
Robert Majzels, *Montréal barbare*, traduit de l'anglais par Claire Dé, Montréal, Les Intouchables, 2000, 228 p., 19,95 \$.
Barbara Gowdy, *Un lieu sûr*, traduit de l'anglais par Isabelle Reinharz, Arles/Montréal, Actes Sud/Leméac, 2000, 400 p., 29,95 \$.

Sur quelques drôles d'oiseaux et de mammifères

TRADUCTION
Frédéric Martin

Voilà des romans dans lesquels s'agite une faune disparate, composée d'une étrange secte féminine installée au Vermont, d'une sorte de nef des fous lancés dans un Montréal éclaté et très postmoderne et d'une bordée d'éléphants dont la Canadienne anglaise Barbara Gowdy fait ses héros.

GRÂCE AU TRADUCTEUR IVAN STEENHOUT, les Québécois francophones ont depuis quelques années découvert Trevor Ferguson, un Montréalais qui a, au Canada anglais, un statut de presque vedette. Au point d'avoir publié à New York, en 1999 et sous le pseudonyme de John Farrow, un thriller intitulé *City of Ice* (*La ville de glace*, Grasset, 2000) dont la suite devrait paraître incessamment. Bien qu'il soit mouvementé à souhait, avec cette histoire qui amalgame les Hell's Angels, la mafia russe et les tensions linguistiques propres à Montréal, *La ville de glace* s'avère plus ou moins convaincant. Et assez loin de l'univers qu'installait auprès du lectorat francophone *La vie aventureuse d'un drôle de moineau*, le premier roman de Ferguson traduit en français (en 1996).

Or, l'œuvre de l'écrivain anglo-montréalais, traduite dans le désordre, commence en réalité avec *The Kinkajou*, paru originellement en 1989. Le kinkajou, cousin du raton laveur, est un petit animal d'Amérique du Sud, et il joue un rôle accessoire, de toute façon métaphorique, dans ce premier roman de Ferguson. Comme souvent chez l'écrivain, on

trouve surtout ici des personnages passablement fantaisistes, des situations truculentes et un narrateur doté d'une famille originale.

L'histoire de ce narrateur-ci, baptisé Kyle Troy Laïné, s'ouvre sur un héritage. Le père, qui vient de mourir, possédait dans le Vermont l'Auberge du péage. Le fils, qui n'avait jamais vu son géniteur et vivait depuis une quinzaine d'années à Montréal, dans le quartier Parc Extension (là même où Ferguson a passé son enfance), hérite donc de ce commerce où débarquent chaque année, durant la période de Pâques, vingt-huit « religieuses » qui sont en réalité les membres, assez exaltées, d'une secte exclusivement féminine aux mœurs bizarroïdes. Kyle en aura d'ailleurs un aperçu dès le premier week-end...

Mais il n'y a pas là, loin s'en faut, que ces mystiques aux désirs bien charnels communiant autant, semble-t-il, avec dieu qu'avec diable. Les placards de l'auberge sont truffés de cadavres. Certains remontent même à une période antérieure à la naissance de Kyle, et il s'avérera que notre homme a une ascendance assez alambiquée. D'autres ont été semés — littéralement — par un ami de jeunesse qui se révèle être un dangereux tueur en série. Des morts suspectes, à commencer par celle de Kyle Troy Laïné senior, des meurtres, un shérif corrompu, de sombres affaires d'argent et

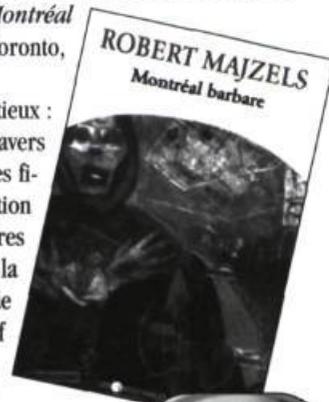
d'héritage, des allers-retours entre présent et passé alimentent ce roman échevelé et riche en rebondissements. Parfois confus, parfois un peu longuet, *Le Kinkajou* n'en apparaît pas moins comme un roboratif livre des commencements, comme le livre qui installe des thèmes et un univers récurrents (et plus précisément dans *Onyx Jobn*, traduit en 1997, toujours par Steenhout). Ferguson y déploie déjà des talents de conteur, un goût pour les situations abracadabrantes et un sens de la péripétie fort jouissifs, et qui n'iront qu'en s'affinant.

Des guerrières dans l'apocalypse

Encore peu connu du lectorat francophone, Robert Majzels a néanmoins une certaine réputation dans le milieu anglo-montréalais de la littérature. Réputation plutôt méritée, si on se fie à ce *Montréal barbare* publié originellement en 1997, à Toronto, sous le titre *City of forgetting*.

Majzels convie ici à un projet assez ambitieux : celui de dire et de montrer Montréal à travers une sorte de collage convoquant les grandes figures, réelles ou imaginaires, de la civilisation occidentale. C'est ainsi que les très guerrières Clytemnestre et Lady Macbeth errent dans la ville, en compagnie du Che, du sieur de Maisonneuve, de Le Corbusier, de Rudolf Valentino et d'autres personnages historiques ou mythiques. Les voilà donc projetés, ceux-là qui furent des héros ou des visionnaires, dans cet avenir qu'ils avaient rêvé. Ils y déambulent, fantomatiques et mésadaptés, et on pourrait à première vue les assimiler à de simples fous en proie à un délire psychotique. Mais du coup, on réduirait *Montréal barbare* à ce qu'il n'est pas. Car Majzels n'a cure du roman traditionnel, avec histoire et intrigues, et il ne se passe rien, ici, qu'un voyage dans une ville où surviennent séismes et autres catastrophes naturelles. Or, tout tient justement à ce voyage, à cette exploration d'un Montréal décadent, et tellement actuel qu'il en devient presque surréel, voire surréaliste.

The Globe and Mail a comparé Majzels à Beckett et à Joyce. Entourage prestigieux, auquel on peut adjoindre la Marie-Claire Blais de *Soifs* (pour un regard qui se pose sur le monde en utilisant les référents culturels) et le Pierre Yergeau de l'essai *Du virtuel à la romance* (pour la théâtrale évocation de la décadence urbaine et fin de millénaire). Mais ces rapprochements, aussi élogieux soient-ils, sont forcément boiteux. Robert Majzels livre une œuvre foncièrement originale, riche d'images et érudite, dont l'architecture sophistiquée intègre de nombreux écrits. Virtuose de



Robert Majzels



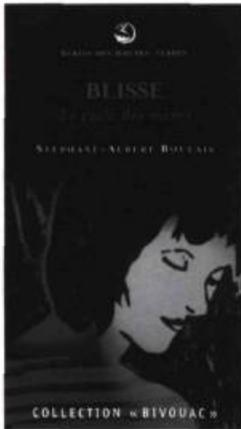
ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

TOUT UN VERTIGE

NOUVEAUTÉS



MARC LEDUC
**L'ÂME DU
FUSIL**
(contes)



STÉPHANE-ALBERT
BOULAIS
**BLISSE -
LE CYCLE
DES MÈRES**
(contes romanesques)

Nous serons présents aux salons du livres

Outaouais : 28 mars au 1^{er} avril

Québec : 10 au 15 avril

Trois-Rivières : 26 au 29 avril

LA MAISON DE LA POÉSIE,
DES CONTES, DES LÉGENDES,
DES FABLES ET
DES ÉCRITS INTIMES

VOYEZ TOUTS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

l'intertextualité savante, l'écrivain anglo-montréalais puise à des sources aussi diverses que Baudelaire, Charlotte Brontë, Cortázar, Bob Dylan, Eschyle, Flaubert, Guevara, Le Corbusier, Karl Marx, Pablo Neruda, Shakespeare et Mao Zedong, notamment. De ce collage extrêmement réussi résulte une fable à la fois poétique et politique qu'il est tentant d'interpréter comme un bilan pessimiste de notre civilisation. Bilan dont Claire Dé a su rendre l'écriture complexe et subtile, ce qu'a du reste reconnu le jury du Q-Spell en lui décernant en 2000 son prix de la traduction.

Mémoires d'éléphants

Un lieu sûr, le cinquième livre de Barbara Gowdy (et le deuxième, après *Anges déchus*, à être traduit en français), se situe dans un tout autre monde. L'écrivaine de Toronto joue en réalité sur la fascination qu'exerce le plus grand des mammifères terrestres — le traitement qu'accorde l'éléphant aux ossements de ses congénères, par exemple, laisse penser que l'animal aurait une conscience de la mort, ce qui ne manque pas de nous intriguer — pour donner un roman qui n'est pas sans rappeler *Le livre de la jungle*, de Rudyard Kipling. L'exercice s'avère toutefois plus ou moins concluant, même si on reconnaîtra que Gowdy s'est imposé un défi difficile et courageux.

Ce défi consiste à transformer des éléphants en personnages de roman en essayant, autant que faire se peut, d'éviter le piège de l'anthropomorphisme. Une horde d'éléphants est donc mise en scène, avec la description de ses codes — essentiellement matriarcaux, puisque les éléphants, apprend-on dès le début, forment des clans gouvernés par des matriarches —, de son langage et des sensations des animaux (plutôt que de leurs « sentiments »). Les « personnages » principaux sont par ailleurs dotés d'un caractère spécifique : ainsi de la jeune, indépendante et sensible Bourbe, figure centrale du roman, ou de Grand temps, un mâle dont les femelles savent apprécier le pénis particulièrement développé (!). Pour qu'*Un lieu sûr* ne se résume pas à un traité de zoologie, il fallait enfin une histoire : c'est ainsi qu'aux considérations sur la précarité de l'existence des éléphants — celle-ci étant due à la fois à des catastrophes naturelles, comme la sécheresse, et à la cupidité des chasseurs d'ivoire —, l'auteure ajoute une quête existentielle ayant pour objet l'os blanc, un objet magique et sacré susceptible de guider vers ce mythique « lieu sûr » qui serait le paradis des éléphants.

Voilà qui est certes bel et bon. Il reste que le roman ne tarde pas à se révéler d'une lenteur exigeant du lecteur énormément de patience. De fait, nous avons là 400 pages qui, à force d'annoncer des péripéties prévisibles — ainsi de l'arrivée des humains, évidemment vilains et menaçants —, deviennent vite ennuyeuses, hélas! Barbara Gowdy est allée au Kenya, a consulté nombre d'ouvrages spécialisés, et nous obtenons ici une masse d'informations sur les mœurs sexuelles des éléphants, leur organisation sociale, leur façon de mettre bas, leurs chants, etc. Mais cette mine de renseignements ne suffit pas à faire d'*Un lieu sûr* un bon roman. Si l'écrivaine s'est à l'évidence prise d'un authentique engouement pour ces admirables mammifères, son entreprise ne s'en solde pas moins par un échec. Les dialogues trop simples et l'exaspérante lenteur de cette histoire africaine empêchent de goûter l'ambitieux projet de Gowdy, qui était l'invention d'un univers. Au mieux, on aura eu l'impression de lire un texte à saveur post-écologique (de la même façon qu'il existe des textes postmodernes). On subodore ici une fable, mais les véritables enjeux de cette fable nous échappent.

